Revue des Lettres, Arts, sciences de l'imaginaire et Sciences humaines

ISSN 2308-7676 Vol. 27ième, n° 2, decembre 2025

2

Comité scientifique de Revue

ADOM, Marie-Clémence, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

BOA, Thiémélé Ramsès, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

BOHUI, Djédjé Hilaire, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

COULIBALY, Adama, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

KOFFI LEZOU, Aimée Danielle, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

KONÉ, Amadou, Professeur des Universités, Georgetown University, Washington DC

KOUADIO, N'guessan Jérémie, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

KOUAKOU, Jean-Marie, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët Boigny

LY Amadou, Professeur des Universités, Université Cheick Anta Diop

MADÉBÉ, Georice Berthin, Professeur des Universités, CENAREST-IRSH/UOB

SIDIBE, Valy, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët-Boigny

SISSAO, Alain Joseph, Professeur des Universités, INSS/CNRST, Ouagadougou

VION-DURY, Juliette, Professeur des Universités, Université de Paris XIII

VOISIN, Patrick, Professeur de chaire supérieure en hypokhâgne et khâgne A/L ULM, Pau

WESTPHAL, Bertrand, Professeur des Universités, Université de Limoges

---

Comité de lecture

ADOM, Marie-Clémence, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët-Boigny

ASSI Diané Véronique, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët-Boigny

BEDIA, Jean-Fernand, Maître de Conférences, Université Alassane Ouattara

BODO Cyprien, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët-Boigny

IBO, Lydie, Professeur des Université, Université Alassane Ouattara

KONANDRI Affoué Virginie, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët-Boigny

KONÉ, Klohinwélé, Maître de Conférences, Université Félix Houphouët-Boigny

LARROUX N'GUESSAN, Béatrice, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët-Boigny

MONGUI, Pierre-Claver, Maître de Conférences, Université Omar Bongo

N'GORAN, Koffi David, Professeur des Universités, Université Félix Houphouët-Boigny

TOH, Bi Tié Emmanuel, Professeur des Université, Université Alassane Ouattara

---

Organisation

Dir. Publication / **KONANDRI Affoué Virginie,**
Professeur des Universités, Université Félix Houphouët-Boigny

Secrétariat rédaction / **ASSI Diané Véronique,**
Maître de Conférences, Université Félix Houphouët-Boigny

Production / **NGBOFFAI Roland,**
Assistant, Université Péléforo GBON de Korhogo

SOMMAIRE

Thierno Boubacar BARRY, Université Général Lansana Conte de Sonfonia-Conakry (Guinée) et Dr Alassane Abdoulaye DIA, Université Numérique Cheikh Hamidou KANE (Sénégal), **L'individuation, une propédeutique de l'altérité dans l'écriture romanesque d'André Brink et de Ken Bugul** ……page 1

Kisito HONA, École normale supérieure de Yaoundé (Cameroun), **De l'Asie à l'Afrique : migration/voyage d'un topos**……page 16

Hafsa ZABRAOUI, Université Sidi Mohammed Ben Abdellah de Fès (Maroc), **Dire l'Indicible : Cassandre, Leïla Slimani et la parole paradoxale**…… page 32

Bondo MULUNDA et Fiama Kilo MULUNDA, Université de Kamina (RD Congo), **Littérature congolaise et compétence communicative dans la classe de français à Kamina. Pratique et perception des acteurs**……page 47

Laure Sandrine TSAKOU, Université Yaoundé I (Cameroun), **Vocabularisme étatique et construction de l'identité nationale au Cameroun**……..page 62

Konan Valery Justin N'GUESSAN, Université Félix Houphouët-Boigny (Côte d'Ivoire), **L'espace judiciaire dans le roman africain : la quête d'une justice plus humaine**……..page 75

Jérôme CONSTANTIN, Lycée français d'Alicante (Espagne), **Analyse d'un personnage secondaire et méconnu de l'œuvre d'Émile Zola : le marquis de Carnavant, personnification d'une classe vouée à disparaître**……..page 87

Elise Nathalie NYEMB, Université *de Yaoundé I* (Cameroun), **La narration de l'africanité dans *Les derniers rois mages* de Maryse Condé** …… page 96

Nour El Houda BELABBES, FLSH Agadir (Maroc) et Hicham BENALI, ENSET Mohammedia (Maroc), **La communication pédagogique à l'ère de l'intelligence artificielle : enjeux, défis et perspectives** ……page 106

Manal SOSSEY ALAOUI et Rachid JADAL, UIZ -Maroc, **Les pratiques déclarées liées à l'articulation oral-écrit en enseignement du français au cycle collégial marocain : entre perceptions et mises en pratiques**…… page 115

De l'Asie à l'Afrique : migration/voyage d'un topos

Kisito HONA
École normale supérieure de Yaoundé

Kisito.hona@gmail.com

Résumé
Le but de cet article est de montrer comment, de manière fortuite, un topos invariant relatif à l'entreprise coloniale française voyage ou migre d'un auteur à un autre et d'un continent à un autre. Résultat de la lecture de romans issus d'horizons géographique et temporel différents, le déplacement n'est pas physique mais intellectuel, métaphorique et symbolique. Pour atteindre cet objectif, ledit article suit une démarche comparatiste articulée autour de la théorie de l'effet de vie de Marc-Mathieu Münch ainsi qu'autour d'outils d'analyse textuelle, thématique, (auto)biographique et géocritique. Le corpus est constitué de quatre romans à savoir *Un Barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras (1950), *Ville cruelle* d'Eza Boto (1954), *Une Vie de boy* de Ferdinand Oyono (1956) et *Archipels* d'Hélène Gaudy (2023).

Mots-clés : migration – voyage – géocritique – roman - thématique

Abstract
This article aims at showing how, in a fortuitous manner, an invariant topos related to the French colonial system travels from one author to the other and from one continent to the other. As a result of the reading of novels from different geographical and temporal horizons, the displacement is not physical but intellectual, metaphorical and symbolic. To attain this objective, the paper follows a comparative approach built around Marc-Mathieu Münch's theory of the life effect as well as around textual, thematic, (auto)biographical and geocritical analysis tools in the light of four novels, namely *Un Barrage contre le Pacifique* by Marguerite Duras (1950), *Ville cruelle* by Eza Boto (1954), *Une Vie de boy* by Ferdinand Oyono (1956) and *Archipels* by Hélène Gaudy (2023).

Keywords: migration – journey – geocriticsm – novel – thematic approach

Introduction

Nombre de textes de littérature traitent de la migration et du voyage dans leurs différentes déclinaisons extra ou intraverties. Traditionnellement, cette thématique s'applique à des personnages qui vont de leur lieu de résidence ou d'origine pour un ailleurs voulu ou imposé. Dans le même temps, certains autres écrits donnent à percevoir un autre type de migration. Ainsi, plutôt que des déplacements de personnes ou de personnages, on observe un déplacement du discours ou des idées d'un espace à un autre, d'une œuvre à une autre, d'un auteur à un autre. C'est le cas de romanciers comme Marguerite Duras, Ferdinand Léopold Oyono, Eza Boto et Hélène Gaudy respectivement dans *Un Barrage contre le Pacifique*, *Une Vie de* boy, *Ville cruelle* et *Archipels*. Cet état de fait pose le problème de la nature de cette migration/de ce voyage dans la littérature en général et dans lesdits romans en particulier. D'où la question centrale suivante : de quel type de voyage ou de migration est-il question dans le corpus de cette étude ? Ainsi posé, ce problème suscite une problématique en trois points : quels sont les fondements théoriques de ces deux notions ? Comment ces dernières se déploient-elles dans les textes choisis ? Quelle en est la portée chez les quatre auteurs ?

En réponse à cette problématique, se dégagent trois hypothèses. Tout d'abord, la migration dont il est question ici est thématique et symbolique. Elle suppose un traitement atypique et métaphorique du phénomène migratoire fondé sur le déplacement des thèmes et non sur celui des êtres, qu'ils soient humains ou de papier. Ensuite, les indices qui en rendent compte sont tant textuels que thématiques et portent sur les idées, les personnages, l'espace et le temps. Enfin, le traitement de ces éléments par la littérature a une portée sémantique, idéologique et épistémologique indéniable.

Ce travail s'inscrit dans le vaste champ de la littérature comparée dont la dynamique générale s'articule autour concepts théoriques et opératoires tels que la synchronie avec les coïncidences et la diachronie avec les influences. En l'espèce, il apparaît qu'on est en pleine coïncidence eu égard aux dates de parution des trois premiers romans qui appartiennent à l'époque coloniale. De plus, bien qu'appartenant, à la postmodernité contemporaine, le quatrième n'échappe pas au régime de la coïncidence : Hélène Gaudy n'ayant manifestement pas été influencée par ses devanciers, bien qu'elle en soit fortement éloignée dans le temps. En tant que démarche globale, la littérature comparée se sert également de différentes grilles de lectures dont elle exploite les données collectées. Aussi, aurons-nous l'approche thématique de Claude de Grève qui mettra en évidence les indices textuels, les motifs et les thèmes dont

« l'omniprésence peut s'imposer dans le texte en tant que tissu verbal par de multiples signaux » (1995, p. 60). En outre, circonscrite historiquement et géographiquement, l'ancrage spatio-temporel de cette colonisation sera exploré à la lumière de l'outil autobiographique notamment de Philippe Lejeune (1996, p. 14) pour qui, l'autobiographie est un « récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier, sur l'histoire de sa personnalité. » Cet outil sera combiné avec l'outil biographique car, tout en étant proche de l'autobiographie, la biographie ne lui est pas identique.

La géocritique, pour sa part, déconstruira la spatio-temporalité dans les textes à l'étude. Elle partira des concepts d'espace strié et d'espace lisse chers à Gilles Deleuze et Guattari pour aboutir à ceux de stratigraphie, de multifocalisation, d'intertextualité, parmi ceux proposés par Westphal.

Tous ces outils convoqués, on commencera par une clarification définitionnelle et théorique afin d'expliciter la notion de migration thématique ainsi que les concepts y afférents. Ensuite, ces concepts permettront de mettre en évidence les manifestations de cette notion dans le corpus. Enfin, sur cette base, on en déterminera la portée sémantique, idéologique et épistémologique.

1. La migration noétique

Selon le dictionnaire démographique multilingue, la migration est « un ensemble de déplacements ayant pour effet de transférer la *résidence* (…) des intéressés d'un certain lieu d'origine, ou lieu de départ, à un certain lieu de destination, ou lieu d'arrivée. » Autrement dit, c'est l'action qui consiste à partir d'un espace ou d'un territoire à un autre pour s'y installer plus ou moins durablement. Le déplacement est synonyme de délocalisation suivi de relocalisation : le lieu d'accueil devenant *ipso facto* la résidence principale. La migration s'effectue à travers le voyage qui peut se comprendre comme le déplacement sur une distance plus ou moins longue d'un point à un autre. Le voyage peut aussi avoir un autre but que l'installation définitive. Il peut avoir un but précis et une durée de séjour relativement courte. Seulement, la migration et son corollaire le voyage dont il est question dans ce travail sont relatifs au déplacement d'un topos, d'un discours particulier observé chez quatre auteurs originaires de trois continents : l'Afrique, l'Europe et l'Asie. Le véhicule de cette migration est la prose romanesque. Dans ces conditions, le migrant est représenté par le discours, les thèmes, les personnages, le cadre spatio-temporel et, dans une certaine mesure, l'intrigue. L'agent de la mise en évidence déductive de ces mouvements est le critique littéraire. D'après K. T'Felt (2023, p. 93), il est question de « voir (…)

et de comprendre le monde différemment et de vivre un déplacement noétique. Ouvrir en quelque sorte de nouveaux espaces dans la conscience et découvrir la diversité naturelle, humaine et spirituelle.» De ce fait, le critique/le lecteur reçoit les œuvres et les met en résonance par la pensée conformément à la théorie de l'effet de vie de Marc-Mathieu Münch. Et pour cause, « l'œuvre littéraire réussie crée un effet de vie dans l'esprit du lecteur-auditeur » (2004, p. 43). D'après ce penseur, la lecture a la faculté de transporter le lecteur de la vie réelle à la réalité de la vie du texte lu. Aussi ajoute-t-il : « lorsque le texte entre dans la psyché il n'est plus linguistique, il devient vie de l'esprit, vie en surimpression de la vraie vie qui est, à ce moment-là, celle de la lecture » (2004, p. 59). Il en découle une circularité noétique dans laquelle, tout en restant dans leurs lieux de naissance ou de vie respectifs, les auteurs amènent le lecteur à effectuer une migration/un voyage mental ou intellectuel. Dans ces conditions, conclut-il, « le "monde", la "vie artificielle", la "seconde vie", l'"effet de vie", toutes ces expressions sont équivalentes ; elles renvoient à une même réalité mais diversement vécue par chaque lecteur en fonction de la culture qu'il a édifiée sur la base naturelle qui est à tous les hommes. » (2004, p. 54).

Le concept de migration noétique a été aussi abordé par Myriam Louviot dans sa volumineuse thèse. Parlant de l'orientalisme d'Edward Saïd (2010, p. 18), elle affirme :

> Said envisage cette approche d'abord pour comparer des textes occidentaux et orientaux sur les mêmes problèmes, mais l'on peut aussi l'utiliser pour comparer des textes qui, tout en se rattachant à des cultures différentes et émergeant de systèmes différents, ont en commun une problématique : l'expérience de la colonisation, non pas comme un événement révolu de leur passé historique (une parenthèse ou un épisode parmi d'autres), mais comme le point de départ de bouleversements profonds interagissant avec d'autres.

On voit alors comment, bien qu'étant d'origines différentes, Marguerite Duras, Ferdinand Oyono, Eza Boto et Hélène Gaudy arrivent à dénoncer des problèmes et à dépeindre des situations similaires liés à la colonisation. Ce faisant, ils tracent un itinéraire symbolique mais non moins puissant du point de vue tant des victimes que des bénéficiaires de ce crime contre l'humanité.

2. La migration/le voyage noétique à l'épreuve des textes

En termes de chronologie, les récits des trois premiers romans du corpus renvoient à la période coloniale ou à celle précédant immédiatement la plupart des indépendances des pays sous domination française : 1950 pour *Un Barrage contre le Pacifique* de Marguerite Duras, 1954 pour *Ville cruelle* d'Eza Boto et 1956 pour *Une Vie de boy* de Ferdinand Léopold Oyono, d'où leur synchronicité quasi-parfaite.

Chez Marguerite Duras, on a affaire à l'entreprise coloniale française en Indochine, au Laos, au Cambodge, en Cochinchine et à Annam-Tonkin. Eza Boto et Ferdinand Oyono décrivent la réalité de la colonisation au Cameroun et, par ricochet, dans les pays francophones d'Afrique centrale et d'Afrique de l'ouest. Quant à Hélène Gaudy, elle réalise un récit biographique intitulé *Archipels* (2024) par le truchement des données éparses recueillies sur le vécu de son père. C'est ainsi que, faisant la biographie de ce dernier, elle évoque quelques réalités de cette période trouble de la colonisation en Algérie et, incidemment, au Maghreb. On peut donc affirmer que ces quatre écrivains (re)font le procès de la colonisation.

2.1. Le procès de la colonisation

La colonisation est décrite et dénoncée dans ces quatre romans de deux points de vue différents : à travers les lentilles du « colonisateur » avec Marguerite Duras et Hélène Gaudy d'une part, ainsi qu'à travers celles des colonisés chez Eza Boto et Ferdinand Oyono, d'autre part. À ce titre, l'espace et les thèmes retiennent l'attention.

2.1.1. La misère

Contrairement à la plupart des romans coloniaux qui dépeignent une dualité radicale entre le milieu de vie des colons, caractérisé par le lustre et le lucre d'un côté et celui des populations locales, marqué par la répugnance et le dénuement de l'autre, on observe chez Marguerite Duras une description plus nuancée avec particulièrement, des ressortissants de la métropole qui végètent, eux aussi, dans une précarité déconcertante.

En fait, dans *Un Barrage contre le Pacifique*, après le décès de son époux, la mère de Joseph et de Suzanne est obligée de multiplier les petits boulots pour joindre les deux bouts : « Pendant deux ans, elle avait continué à donner des leçons de français. Puis, comme c'était insuffisant, des leçons de français et des leçons de piano. Puis, comme c'était encore insuffisant, à mesure que grandissaient les enfants, elle s'était engagée à l'Eden-Cinéma comme pianiste. Elle y était restée dix ans » (M. Duras, 1950, p. 24).

Institutrice de son état, elle n'a manifestement pas les moyens de subvenir aux besoins de ses enfants : « Quand elle venait de la laver, elle se couchait et dormait pendant que la robe séchait. Suzanne aussi se chaussait de la seule paire de souliers qu'elle eût, des souliers de bal en satin noir qu'elles avaient trouvées en solde à la ville » (M. Duras, 1950, p. 39). On comprend pourquoi, elle n'hésite pas à vouloir contracter, à son corps défendant, un mariage d'intérêt entre sa fille et M. Jo, un jeune héritier, riche et laid. Elle est convaincue que cette union pourrait

résoudre tous les problèmes financiers de la famille : « la preuve en est que la seule solution pour moi est de marier ma fille à ce raté-là. » (M. Duras, 1950, p. 93).

La misère ne se limite pas à cette famille et s'étend aux populations :

> En effet, ce dont mourraient les enfants dans la plaine marécageuse de Kam (…) c'était de la faim, des maladies et des aventures de la faim (…) la plaine était tellement misérable qu'elle n'avait guère d'autres richesses que ses enfants aux bouches roses toujours ouvertes sur leur faim (…) les femmes, tout aussi bien que les hommes et les enfants, mourraient de paludisme suivant un rythme assez rapide (pp. 32, 33 et 245).

Dans *Ville cruelle*, la pauvreté est bien présente : « Il était dégoûté par la laideur et la misère de tout ce Tanga-Nord, avec ses cases ratatinées, insignifiantes, mal construites, percées de grands trous par lesquels on pouvait voir l'intérieur » (E. Boto, 1954, p. 66). Cette pauvreté y revêt également un caractère plus connoté, traduisant bien l'indigence à laquelle se superpose la maladie. La mère de Banda en est la parfaite illustration : « c'est une pauvre malade, ma mère (…) Le fils se tenait devant la mère, une pauvre chose étique, tordue, qui gigotait comme une écrevisse noire sur les bambous luisants à force d'avoir été frottés (…) Et ma mère, ma pauvre mère (…) je ne peux pourtant pas la laisser être malheureuse jusqu'au dernier jour de sa vie… » (E. Boto, 1954, pp. 83, 85 et 131). Et dans un tel contexte, il faut vivre ou survivre à tout prix. Ce qui fait le lit à toutes sortes de vices.

2.1.2. L'arnaque, la contrebande et la corruption

L'arnaque dans *Un Barrage contre le Pacifique* vient d'abord de ceux dont on s'attendrait le moins en raison de leur aisance financière. M. Jo offre un diamant en guise de cadeau pour manifester les sentiments qu'il nourrit à l'égard de Suzanne. Seulement, la famille se rend très vite compte que c'est un bijou vicié à la valeur marchande hypothétique. Sans doute est-ce-là, la réponse du berger à la bergère car ni Suzanne, ni Joseph, ni leur mère, personne ne partage ses sentiments. M. Jo a un physique peu avenant que sa richesse ne parvient pas à gommer : «ce qui est triste c'est qu'il a une tête plutôt dans le genre tête de veau » (M. Duras, 1950, p. 91). Tout au plus, son aisance financière le rend-t-il juste supportable, et encore, pour cela, il leur faut s'enivrer : « Les choses ne devenaient supportables que lorsqu'ils avaient suffisamment bu, surtout, Joseph, pour négliger M. Jo jusqu'à ne plus l'apercevoir (…) Même la mère qui n'aimait pas précisément boire, buvait. Elle buvait, prétendait-elle, pour "noyer sa honte" » (M. Duras, 1950, p. 90). C'est sa fortune qui les intéresse et M. Jo n'est qu'un pis-aller pour Suzanne : « Il peut courir, tout riche qu'il est, une fille riche, qui a le choix, ne voudra pas de lui. Faut être dans notre situation pour qu'une mère donne sa fille à un homme pareil. » (M. Duras, 1950, p. 110). De

fait, Suzanne, Joseph et leur mère fonctionnent sur la base d'une stratégie qui vise à susciter en lui « un désir rémunérateur » (Duras, 1950, p. 179). C'est donc un marché de dupes dans lequel chacun espère tirer le meilleur parti, au détriment de l'autre.

En dehors de la famille, l'arnaque est omniprésente notamment au cadastre dont les agents vendent des parcelles inexploitables. C'est ainsi que ce n'est qu'après avoir acheté sa parcelle au prix fort, que la mère réalise qu'elle a été flouée car « sa concession était incultivable » (M. Duras, 1950, p. 25). Manifestement, les fonctionnaires du cadastre ne sont pas à leur premier forfait et appliquent ainsi une stratégie bien rodée, c'est pourquoi « sur la quinzaine de concessions de la plaine de Kam, ils avaient installé, ruiné, chassé, réinstallé et de nouveau chassé, peut-être une centaine de familles. » (M. Duras, 1950, p. 27)

La mère a donc investi quinze années de sacrifice pour acquérir une parcelle de terrain qui ne vaut rien du tout en fin de compte :

> j'ai travaillé pendant quinze ans et pendant quinze ans j'ai sacrifié jusqu'au moindre de mes plaisirs pour acheter cette concession au gouvernement. (…) Vous m'avez laissé vous donner mon argent. Cet argent je vous l'ai porté pieusement (…) Que m'avez-vous donné en contrepartie de quinze ans de ma vie ? Rien, du vent, de l'eau. Vous m'avez volée. » (M. Duras, 1950, pp. 289 – 290)

Là où sévissent l'arnaque et la contrebande, la corruption ou le « grand vampirisme colonial » (M. Duras, 1950, p. 25), n'est jamais loin. Il est le fait des fonctionnaires coloniaux qui, avec la complicité des banques, gonflent artificiellement les prix des parcelles, du reste inexploitables :

> Les concessions cultivables n'étaient accordées, en général, que moyennant le double de leur valeur. La moitié de la somme allait clandestinement aux fonctionnaires du cadastre chargés de répartir les lotissements entre les demandeurs (…) Les seuls concessionnaires qui étaient restés dans la plaine y vivaient du trafic du pernod ou de celui de l'opium, et devaient acheter leur complicité en leur versant une quote-part de leurs ressources irrégulières, « illégales », disaient des agents du cadastre (M. Duras, 1950, pp. 25 et 27).

Dans *Ville cruelle*, la situation n'est guère différente. L'exemple le plus représentatif est l'arnaque autour du cacao de Banda prétendument brûlé car de mauvaise qualité :

> Banda vit tout cela ; il se le rappellera plus tard quand on lui révélera que le « mauvais cacao » était en réalité promis à un destin moins purificateur que le feu ; qu'il faisait l'objet, la nuit venue, de diverses opérations de récupération, supervisées par les fonctionnaires du service du Contrôle (…) Travailler toute l'année, débrousser sa plantation, émonder les cacaoyers chaque matin... pour quel résultat ? (E. Boto, 1954, pp. 33 et 38).

De toute évidence, il y a une similitude entre le mauvais « diamant » remis à la mère par M. Jo (M. Duras, 1950, p. 177) et le « mauvais cacao » de Banda (E. Boto, 1954, p. 33), d'un côté. De l'autre, on peut établir une correspondance entre les quinze années de dur labeur et d'épargne

de la mère pour acheter sa concession avec le travail de Banda, un an durant, pour produire deux cents kilos de cacao de bonne qualité supposément réduit en cendres.

En outre, la filouterie dont a été victime Banda aurait été évitée si Banda avait soudoyé les contrôleurs, comme lui révèle son oncle :

> Les contrôleurs, il faut leur mouiller la barbe (…) C'est ça qu'ils veulent. Et ton cacao sera toujours de la meilleure qualité. On ne l'enverra pas au feu. (…) Leur mouiller la barbe... Pourquoi n'as-tu pas essayé, fils ? Il paraît que tout le monde le fait. Tu ne savais donc pas ? (E. Boto, 1954, pp. 37 et 38).

Le trafic, quant à lui, ne porte pas sur les parcelles ou sur l'opium mais sur l'alcool :

> Dans Tanga-Nord, une case sur cinq tenait lieu de débit de boissons : le vin rouge généralement mélangé de mauvaise eau, le vin de palme souvent mal conservé, la bière de maïs ce qu'il y avait de meilleur, y coulaient à profusion. Les initiés savaient en outre où et comment se procurer de l'Africa-gin, une fameuse boisson locale, très fortement alcoolisée. L'Administration en avait formellement interdit la vente... et la fabrication - par fanfaronnade. Il s'était donc installé tout un réseau clandestin de distribution, de vente, d'achat, de transport de ce produit rare. (E. Boto, 1954, pp. 15 - 16)

La contrebande de l'alcool ne peut que favoriser l'essor de la dépravation des mœurs et du vagabondage sexuel

2.1.3. La débauche et la luxure

Au-delà de la prostitution, l'exemple le plus parlant de la débauche et de la luxure est l'adultère, non pas de la part des indigènes dont il est de coutume d'exhiber la promiscuité, mais de la part des colons. Ainsi, dans *Un Barrage contre le Pacifique*, Joseph et Lina s'amourachent au nez et à la barbe du mari de cette dernière, qu'elle prend soin d'enivrer copieusement :

> Le type se réveillait. On pouvait prévoir quand il allait se réveiller (…) on avait le temps de se séparer avant qu'il ne relève la tête (…) Il a bu et il s'est endormi. Nous nous penchions et nous nous embrassions par-dessus la table, par-dessus sa tête énorme aux yeux fermés. (…) Chaque fois qu'il essayait de se réveiller, elle lui versait du champagne dans sa coupe. Il s'engouffrait (…) Il retombait. Elle se penchait et on s'embrassait (M. Duras, 1950, pp. 272 – 273)

Dans le même ordre d'idées, Ferdinand L. Oyono nous présente l'épouse du commandant qui trompe son mari avec le Régisseur de prison. Cette femme pousse l'affront si loin qu'elle reçoit son amant chez elle en présence de son mari :

> M. Moreau embrassait Madame sur la bouche (…) Pour la première fois, Madame a reçu son amant en présence de son mari (…) Ces Blancs défient la chance dans leurs passions. Vraiment, je ne m'attendais pas à voir M. Moreau paraître à la Résidence maintenant que tout Dangan sait. Le commandant est trop persuadé de son importance pour douter de la fidélité de sa femme (F. Oyono, 1956, pp. 102, 108 et 109).

2.2. Les personnages

Certains personnages reviennent indépendamment des auteurs et de leurs œuvres. On peut citer la mère et le domestique.

2.2.1. La figure de la mère

La mère joue un rôle central dans les romans de Duras et d'Eza Boto. La mère de joseph et de Suzanne ainsi que celle de Banda, perdent très tôt leurs époux. Elles se retrouvent avec des enfants à charge en très bas âge. Elles refusent de se remarier et entreprennent de les élever toutes seules, dans le cadre d'une famille monoparentale avec son lot de problèmes :

> Suzanne et Joseph étaient nés dans les deux premières années de leur arrivée à la colonie (…) Lorsque son mari mourut, Suzanne et Joseph étaient encore très jeunes. (…) Elle disait que ç'avait été difficile, qu'elle se demandait encore comment elle avait pu en sortir (…) J'aurais pu me remarier, mais je ne l'ai pas fait pour ne pas me distraire de la concession que je leur donnerais (M. Duras, 1950, pp. 23-24).

Malheureusement, trop occupée et mue par l'idée d'un héritage à laisser à ses enfants, la première citée semble avoir sacrifié leur éducation. C'est ainsi qu'à son âge, Joseph ne maîtrise pas la langue française, sa langue maternelle :

> Il faisait encore plus de fautes d'orthographe qu'elle. La mère avait toujours dit qu'il n'était pas fait pour les études, qu'il n'avait l'intelligence que de la mécanique, des autos, de la chasse. (…) il n'a aucune instruction (…) la mère avait perdu le goût de parler de quoi que ce soit sauf des fautes d'orthographe que faisait encore son fils (…) il fait tellement de fautes d'orthographe que ça me rend malade) » (M. Duras, 1950, pp. 143, 304, 327, 343 et 347).

Ce qui est tout le contraire de la mère de Banda dans *Ville cruelle*. Elle n'a ménagé aucun effort pour assurer l'éducation de son fils pour un résultat pas très différent de celui de son homologue français résidant en Indochine :

> À la mort de mon père, j'étais âgé de quelques années seulement. Ma mère entreprit donc de m'élever. (…) Trois fois par semaine, elle m'envoyait écouter les leçons du catéchiste (…) ma mère était allée m'inscrire à l'école de la ville (...) quand ils s'avisèrent que j'étais vraiment trop grand et me boutèrent à la porte, sans aucun diplôme, naturellement (E. Boto, 1954, pp. 7, 8 et 9).

Le lien qui unit ces deux mères à leurs enfants est très fort. Elles n'ont qu'un souci : le bonheur des enfants, un bonheur qui passe nécessairement par le mariage de Suzanne avec un riche mari, quitte à sacrifier l'amour ou son bien-être : « Elle savait (…) que l'idée fixe de la mère était de la marier au plus vite pour se retrouver seule et enfin libre de mourir. » (M. Duras, 1950, p. 182). Elle voit en M. Jo, le parti idéal pour résoudre les problèmes financiers de la famille. Ce lien est encore plus fort avec Joseph le fils : « Elle attend mon frère, dit Suzanne, ça la rend malade » (M. Duras, 1950, p. 209).

Dans le cas d'Eza Boto, la mère joue un rôle prépondérant dans la vie Banda au point où elle s'oppose au mariage de ce dernier avec une femme, pas à son goût, au début du roman : « Parfaitement, ma mère. Elle craignait que tu ne sois devenue stérile. Tu avais couché avec tant d'hommes... paraît-il. » (E. Boto, 1954, p. 6) Et lorsque Banda décide de se marier, c'est d'une part pour réaliser le souhait de sa mère et, d'autre part, parce que contrairement à la première, la mère semble apprécier Odilia :

> Certes, à l'origine, le désir de procurer un seul petit instant de bonheur à sa malheureuse mère avait bien été le mobile de sa décision de se marier (…) La jeune fille n'avait pas paru déplaire à la malade qui en avait rejeté tant d'autres auparavant (…) Dès ce moment-là, Banda avait juré d'épouser cette femme qui ne déplaisait pas à sa mère, encore qu'il n'éprouvât rien de spécial pour elle, sinon une certaine attirance charnelle (…) Il s'agissait surtout de procurer une joie de dernière heure à la pauvre femme qui l'avait tant aimé et qui était condamnée irrévocablement à une mort prochaine (E. Boto, 1954, p. 157).

C'est dire que cet amour filial est tellement puissant que Banda n'a qu'une obsession : faire plaisir à sa mère. Cet amour, Banda n'a de cesse de le clamer :

> J'aime ma mère. Aïe ! Je l'aime comme tu ne peux pas savoir. As-tu jamais aimé quelqu'un, toi ? (…) Je ne crois pas que rien au monde soit aussi abondant que l'amour d'une mère pour son enfant. Peut-être bien que j'exagère ; mais la mienne m'a vraiment trop aimé pour que je pense autrement. (E. Boto, 1954, pp. 7 et 9).

Dans les deux romans, les mères tombent malade et décèdent. La mère de Joseph est traumatisée par sa ruine suite à l'affaire foireuse de l'achat d'une concession inexploitable. Elle fait une dépression sévère accentuée par l'idée du départ de son fils. Elle est sous traitement et avale régulièrement des pilules (M. Duras, 1950, pp. 30, 31, 318 et 345). Cette maladie la conduira malheureusement à la mort (M. Duras, 1950, pp. 357, 358 et 359). Pour ce qui est de la mère de Banda, elle « était morte depuis quelques jours après les événements que vient de relater cette chronique. Banda avait attendu, pour quitter Bamila, que s'écoule un délai convenable. » (E. Boto, 1954, p. 161).

2.2.2. Le personnage du domestique

Absent de *Ville cruelle,* le personnage du domestique joue également un rôle important dans le roman de Duras et celui de Ferdinand Oyono. Dans *Un barrage contre le* Pacifique, il s'appelle Caporal et est sourd-muet :

> La mère avait engagé le caporal dès les premiers jours de son arrivée dans la plaine. Il y avait maintenant six ans qu'il était à son service. Personne ne savait l'âge de ce vieux Malais, lui-même l'ignorait (…) Le caporal était le seul domestique à demeure qui restait à la mère (…) Il était misérable, disait-il, parce qu'il était sourd et fils de sourd (M. Duras, 1950, pp. 243, 248 et 249).

À l'inverse de Caporal, Joseph Toundi d'*Une Vie de boy* sait lire et écrire. Et même si on n'est pas dans la haute société coloniale indochinoise, on voit tout de même des personnages qui, malgré la précarité dans laquelle ils vivent, conserver certaines habitudes bourgeoises, soit pour se donner l'illusion qu'ils en font encore partie, soit pour créer la distance avec les populations locales. Dans les deux cas, instruit ou pas, le domestique est un exécutant qui n'a quasiment pas son mot à dire. Il subit l'autorité implacable de ses maîtres avec le sentiment d'être malgré tout un privilégié. Toutefois, chez Oyono, le domestique saisit cette opportunité pour fonctionner en mode « caméra cachée ». Il peut ainsi mesurer le degré de déliquescence morale dans laquelle les colons vivent, tout à l'opposé de l'apparence vertueuse qu'ils prétendent projeter.

2.2.3. L'homonymie des personnages

Le Joseph d'Indochine cache un autre Joseph, du Cameroun celui-là. Le premier est le fils de la mère et le frère de Suzanne. Il a eu une scolarité chaotique et a des difficultés langagières sérieuses au grand désarroi de sa mère, enseignante de profession. Le second, Toundi Ondoua, de son nom de famille et domestique de profession sait lire et écrire. *Une Vie de boy* est en fait le contenu de son journal intime. Cet état de fait suscite la question de savoir s'il s'agit-là d'une coïncidence ou d'une influence. On peut y répondre de deux manières. D'une part, il pourrait s'agir d'une coïncidence, les romans paraissant à la même période, Duras et Oyono étant les témoins oculaires de l'exercice de la tutelle française sur ses colonies d'Asie et d'Afrique. D'autre part, il pourrait s'agir d'une influence, Ferdinand Oyono étant arrivé France en 1950 pour y poursuivre ses études. Il a donc pu lire le roman de sa devancière et en être influencé. Une chose est certaine, dans ce second cas de figure, il ne s'agit aucunement d'un plagiat. Tout au plus pourrait-on parler de clin d'œil, d'hommage ou de contre-pied réactionnaire. Il reste, qu'au-delà de ces thèmes et personnages, il y a l'espace dans lequel ils se déploient.

3. La géocritique ou la polarisation de l'espace

La colonisation a instauré une sorte d'apartheid *ante* avec une zone réservée aux colons et une autre réservée aux indigènes. Par conséquent, dans les quatre romans, on observe la mise en scène mimétique d'une division territoriale bipolarisée voire tripolarisée, reflet d'une hiérarchisation sociale tirée de l'expérience personnelle des auteurs.

3.1. L'espace autobiographique

Dans le roman de Duras, les lieux sont reconnaissables malgré la fictionnalisation dont ils sont l'objet. Cet aspect illustre parfaitement la question de la référentialité de l'espace dans les

romans à l'étude. Ainsi, le Pacifique dont il est question dans son texte renvoie en fait à la mer de Chine. Dans sa fiche de lecture, André Durand révèle que : « La concession de sa mère [de Duras] était située à Prey Nop, au Cambodge, sur le golfe de Siam et non au bord du Pacifique dont le nom a été préféré parce qu'un océan est bien plus impressionnant et que celui-ci justement n'est pas pacifique ». Ce que confirme Marguerite Duras (1950, pp. 32-33) lorsqu'elle affirme que :

> la plaine marécageuse de Kam cernée d'un côté par la mer de Chine – que la mère d'ailleurs s'obstinait à nommer Pacifique, "mer de Chine" ayant à ses yeux quelque chose de provincial et, parce que jeune, c'était à l'océan Pacifique qu'elle avait rapporté ses rêves, et non à aucune des petites mers qui compliquent inutilement les choses.

En outre, «"Ram" est la simplification du nom réel de Réam, port cambodgien qui fut évoqué aussi dans *L'Amant* (page 36) et dans *L'Amant de la Chine du Nord* (page 179). "Kam" est la simplification du nom réel de Kampot. » (A. Durand, p. 6).

Par ailleurs, dans le cadre de la reconstitution de la vie de son père, Gaudy revisite les villes, les pays et les continents où il a foulé le pied : Paris (41 occurrences), Oran (7 occurrences), Louisiane (3 occurrences). Globe-trotter invétéré, « il a dressé [la liste] des pays visités par ordre alphabétique, avant ce résumé : 169 aéroports, 252 envols » (2024, p. 88).

La coloration (auto)biographique est moins explicite certes mais tout de même perceptible dans *Ville cruelle* car la ville de Bamila, de par sa consonance et Tanga de par la description physique de son relief et, relativement à la biographie de son auteur, sont généralement apparentée à Mbalmayo, la ville de naissance de l'auteur camerounais :

> Imaginez une immense clairière dans la forêt de chez nous, la forêt vierge équatoriale — comme disent les explorateurs, les géographes et les journalistes. Représentez-vous, au milieu de la clairière, une haute colline flanquée d'autres collines plus petites. Sur les deux versants opposés de cette colline, se situaient les deux Tanga (E. Boto, 1954, p. 11).

On peut même renchérir en soutenant que le caractère tropical, forestier, fluvial ou maritime de l'environnement rapproche les romans d'Eza Boto et de Duras. Il en est de même pour Ferdinand L. Oyono dont l'ancrage spatio-temporel renvoie à la région méridionale et forestière du Cameroun. Certes ce qui précède rend compte de ce que les romans étudiés portent la marque de la vie de leurs auteurs, mais il faut convenir que l'autobiographie et la biographie sont concomitamment porteuses d'indices indéniables de géocritique.

3.2. L'espace du colonisateur

Le roman de Duras présente la réalité de l'occupation de l'espace pendant la colonisation. On a d'un côté, la zone des colons et de l'autre, celle des colonisés. L'espace réservé aux colons est soigné, bien entretenu :

> comme dans toutes les villes coloniales, il y avait deux villes dans cette ville : la blanche et l'autre (…) Dans le haut quartier n'habitaient que les Blancs qui avaient fait fortune (…) les rues et les trottoirs du haut quartier étaient immenses (…) Et dans les avenues glissaient leurs autos caoutchoutées, suspendues, dans un demi-silence impressionnant (…) Le centre du haut quartier était leur vrai sanctuaire (…) Tout y était noblesse (M. Duras, 1950, pp. 167, 168 et 169)

Le haut quartier dont il est question chez Duras rappelle étrangement Tanga sud d'Eza Boto. Ici aussi, on a deux mondes en un : « Sur les deux versants opposés de cette colline, se situaient les deux Tanga (1954, p. 11) (…) Deux Tanga... deux mondes... deux destins ! (1954, p. 14) ». Et parmi ces deux pôles de la ville, on a le premier :

> Le Tanga commerçant et administratif - Tanga des autres, Tanga étranger (…) Le Tanga commercial se terminait au sommet de la colline par un pâté de bâtiments administratifs, trop blancs, trop indiscrets. Ils flamboyaient au soleil (…) Tanga-Sud s'étalait devant Banda, scintillant, blanc, rouge, vert, et le fascinait. Il se prit à rêver du petit train qui fumait là-bas : ses voitures étroites et coquettes comme des jouets d'enfant grec avalaient des gens, des voyageurs. (E. Boto, 1954, pp. 11, 14 et 27).

En ce qui concerne *Une Vie de boy*, on observe également l'existence à Dangan d'un espace réservé aux Blancs à savoir le «quartier européen » (F. Oyono, 1956 : 107). Le quartier européen s'appelle également « la ville européenne » (1956, p. 56). À l'église et au cimetière comme au quartier, les colons ont leur espacé bien délimité :

> on a enterré mon bienfaiteur dans le coin du cimetière réservé aux Blancs (…) Précédés du père Vandermayer, les Blancs entrèrent par la sacristie. Dans l'église Saint Pierre de Dangan, les Blancs ont leurs places dans le transept, à côté de l'autel. C'est là qu'ils suivent la messe, confortablement assis dans des fauteuils de rotin recouverts de coussins de velours. (F. Oyono, 1956, p. 53).

Dans *Archipels*, Hélène Gaudy se fait l'écho certes lointain mais non moins significatif de cette répartition spatiale particulière. On observe chez la candidate au Goncourt 2024, des survivances de cette bipolarisation, cette fois, non pas au Cameroun ni en Indochine mais en Algérie : « D'autres images encore, cette fois prises à Oran, deux mois plus tard. Les rues vides du quartier européen bardées d'enseignes publicitaires (…) Aux alentours de son lycée du quartier européen, il n'y a plus une seule voiture dans les rues (...) Entre quatre murs, il rêve du pays invisible, derrière les murs du quartier européen » (2024 : 186, 187 et 189). La résonance entre le haut quartier, Tanga sud et le quartier européen se perçoit clairement.

3.3. L'espace du colonisé

À l'opposé de cette première partie de la ville coloniale, se trouvent la seconde que Duras nomme « les faubourgs indigènes » (1950, p. 171). Véritable capharnaüm desservi par des trams « rafistolés et remis en service par la mère patrie dans ses colonies » (1950, p. 170). Ces trams rappellent étrangement le train de Tanga évoqué précédemment (E. Boto, 1954, p. 165) bien que ce ne soit pas strictement la même chose. Ce qui est encore plus frappant c'est le fait que dans le contexte asiatique, les lignes de trams marquent la frontière avec le haut quartier :

> Seuls les indigènes et la pègre blanche des bas quartiers circulaient en tramways (…) les circuits de ces tramways (…) délimitaient strictement l'éden du haut quartier. Ils le contournaient hygiéniquement suivant une ligne concentrique dont les stations se trouvaient toutes à deux kilomètres au moins du centre (…) De ce fait, aucun blanc digne de ce nom ne se serait risqué dans un de ces trams sous peine, s'il y avait été vu de perdre sa face, sa face coloniale. (M. Duras, 1950, p. 170 et 171).

Les faubourgs indigènes de l'Asie correspondent à Tanga Nord de *Ville cruelle :* « Il était dégoûté par la laideur et la misère de tout ce Tanga-Nord, avec ses cases ratatinées, insignifiantes, mal construites, percées de grands trous par lesquels on pouvait voir l'intérieur » (E. Boto, 1954, p. 66).

La bipolarisation de l'espace ne se limite pas à *Ville cruelle*. On la retrouve également dans *Une Vie de boy* où l'espace des Africains de Dangan est appelé « quartier indigène » ou également le nom de « quartier noir » (F. Oyono, 1956, p. 37). Au cimetière comme à l'église et au quartier, les Noirs occupent des places de seconde zone : « la nef de l'église, divisée en deux rangées, est uniquement réservée aux Noirs. Là, assis sur des troncs d'arbre en guise de bancs, ils sont étroitement surveillés par des catéchistes prêts à sévir brutalement à la moindre inattention des fidèles. » (F. Oyono, 1956, p. 54).

3.4. L'espace intermédiaire

Marguerite Duras dépasse le cadre de cette bipolarisation et évolue vers une tripolarisation de fait puisqu'entre les deux extrêmes, elle introduit une sorte de moyen terme, zone de transition entre les deux. En effet, elle présente : « une zone située entre le haut quartier et les faubourgs indigènes où les blancs qui n'avaient pas fait fortune, les coloniaux indigènes, se trouvaient relégués. Là, les rues étaient sans arbres. Les pelouses disparaissaient (…) Les rues n'y étaient arrosées qu'une fois par semaine. » (1950, p. 171).

Autant dire qu'elle échappe au manichéisme lié au regard de ses homologues africains en raison de sa posture : elle écrit du point de vue de la française appartenant à la caste des colons. Selon elle, il y a une hiérarchisation qui commence au sein de la population des colons avant de se poursuivre dans le reste de la société.

Conclusion

La migration noétique, symbolique ou thématique est assurément un filon porteur. De l'Asie à l'Afrique, les indices textuels, les motifs présentés et les thèmes développés convergent, faisant voyager le lecteur par la pensée à travers le corpus. Les similarités sont tellement fortes que finalement, on a l'impression d'être resté sur place. En utilisant la métaphore circulaire et fractale, on est fondé à affirmer que les romans qui clament à l'unisson le caractère identique de la colonisation à la française, pris séparément, renferment chacun les trois autres à la fois. À côté de ce constat, les instances de la géocritique validées dans ce travail sont la multifocalisation, la référentialité et l'intertextualité. La multifocalisation se justifie par la présence de trois foyers d'émergence des récits : endogène avec Eza Boto et Ferdinand Oyono, allogène avec Marguerite Duras et Exogène avec Hélène Gaudy. Cette multifocalisation offre à voir le point de vue des colonisés, des colonisateurs et des descendants de ces derniers. En général, l'espace dépeint est strié bipolarisé et tripolarisé. En campant un espace tripolarisé, Duras sort du binarisme manichéen traditionnel pour déboucher sur un troisième ambivalent et intermédiaire. Ce tiers-espace est occupé tant par les colonisés qui ont « réussi » et les colonisateurs qui ont « échoué ».

La référentialité s'explique par le fait que les espaces dépeints, le paysage, le relief sont littéralement reconnaissables tant en Afrique qu'en Asie. Enfin, l'intertextualité trouve sa raison d'être dans le fait qu'il existe des coïncidences entre les textes du fait de la peinture de vécus similaires.

Le croisement de ces éléments génère une vision holistique de la colonisation française et de ses affidées thématiques. En définitive, l'humanité est une et paradoxalement, ceux qui prétendent être les porteurs de la civilisation qu'ils veulent inculquer aux indigènes « incultes » sont en réalité tournés en dérision car étant ceux par qui advient le vice et le mal. À y regarder de près, colonisateurs et colonisés ne sont pas aussi différents qu'ils le croient. En définitive, les hiérarchies sociales et raciales sont artificielles et ne servent qu'à empêcher les colonisés de voir la réalité du visage des colonisateurs qui, indépendamment des aires géographiques, n'est pas différent du leur.

Références bibliographiques

BOTO Eza, 1954, *Ville cruelle*, Paris, Présence africaine.
DE GRÈVE Claude, 1995, *Éléments de littérature comparée II : Thèmes et mythes*, Paris, Hachette.

Dictionnaire démographique multilingue, Seconde édition unifiée, Volume français, https://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers19-12/010059399.pdf

DURAND André, 2023/2024, « Analyse et résumé "Un Barrage contre le Pacifique" » https://www.studocu.com/fr-be/document/athenee-royal-vise/francais/duras-un-barrage-contre-le-pacifique/93848667

DURAS Marguerite, 1950, *Un Barrage contre le Pacifique*, Paris, Gallimard.

GAUDY Hélène, 2024, *Archipels*, Paris, Éditions de l'Olivier.

LEJEUNE Philippe (Dir.), 1996), *Le Pacte autobiographique,* Paris, Éditions du Seuil.

MANKOU Brice Arsène, 2021, « La migritude ou l'impact de la migration dans les œuvres littéraires des écrivains originaires d'Afrique en France » https://normandie-univ.hal.science/hal-03139394v1

MÜNCH Marc-Mathieu, 2004, *L'Effet de vie ou le singulier de l'art littéraire*, Paris, Honoré Champion.

OMBGA Richard Laurent (Dir.), 2012, *Littérature et migrations dans l'espace francophone*, *Écritures* XI, Yaoundé, Éditions Clé.

OYONO Ferdinand Léopold, 1956, *Une Vie de boy,* Paris, Presses Pocket.

PICOUET Michel, 1977, Migrations, *Sources et analyse des données démographiques, Application à l'Afrique d'expression française et à Madagascar*, Tome II, Chapitre 4, Institut national d'études démographiques, https://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers13-09/01165.pdf

PINTHON Monique, 2009, « Marguerite Duras et l'autobiographie : le pacte de vérité en question », RELIEF - Revue électronique de littérature française, Autobiographie et autofiction, vol. 3 (n° 1). 30-42. https://hal.science/hal-01658360v1

REGNAULD Hervé, 2012, Les concepts de Félix Guattari et Gilles Deleuze et l'espace des géographes. *Chimères* 2012/1 N° 76, 195 à 204, Éditions Érès, https://shs.cairn.info/revue-chimeres-2012-1-page-195?lang=fr

SCHON Nathalie, 2003, « Littératures postcoloniales et francophonie. Conférences du séminaire de Littérature comparée de l'Université de la Sorbonne Nouvelle, Textes réunis par J. Bessière et J. M. Moura », Honoré Champion, coll. Colloques, congrès et conférences sur la Littérature comparée, Études littéraires africaines, Numéro 16, https://id.erudit.org/iderudit/1041571ar

T'FELT Kristina, 2023, *Le voyage à travers le temps et l'espace*, Éditions Le Manuscrit. https://hal.science/hal-04168252v1